

**PAUL SOUDAY** — *Marcel Proust, André Gide, Paul Valéry.* (Kra).

M. Paul Souday a réuni en trois petits volumes qui, pour l'amateur, ne coûtent que la bagatelle de 27 francs les articles que, dans son feuilleton du *Temps*, il a consacrés au cours de ces dernières années à ceux que l'on considère généralement comme les sommets de la littérature française contemporaine. Avouons tout de suite qu'il ne nous arrive pas souvent de partager les vues de ce critique, auquel nous voudrions aussi un peu moins d'ironie facile et, par contre, un peu plus de chaleur, d'humilité et, disons le mot, de naïveté. M. Souday est un Français intelligent, qui se sait tel, et qui a tous les préjugés du Français intelligent ; il nous est, en effet, souvent arrivé de noter chez lui des réactions particulièrement révélatrices à ce sujet. Intelligence, par conséquent, qui en de trop nombreuses occasions plaisante alors qu'elle devrait s'étonner ou admirer. Intelligence, en définitive, de petite envergure, puisqu'elle est seulement capable d'apprécier certains points de la pensée humaine et qu'incapable de concevoir les autres, elle les nie ou s'en moque avec cet air supérieur du Français malin à qui « on ne la fait pas » et qui, tandis qu'il croit éviter certains pièges la plupart du temps imaginaires, tombe dans d'autres, beaucoup plus réels et beaucoup plus dangereux. Bref, M. Paul Souday, comme un bon nombre de nos compatriotes, est fréquemment dupe du fait de son désir de ne pas l'être.

Intelligence de médiocre portée : nous le voyons bien à propos de Marcel Proust, dont M. Paul Souday ne distingue que les petits côtés. Il semble à peu près constamment ignorer ce qui fait la grandeur et l'originalité de l'œuvre prodigieuse qu'a édifiée l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*, qui est pour notre époque ce que Saint-Simon et Stendhal furent pour la leur. Stendhal se plaisait à répéter qu'il écrivait pour les générations à venir et qu'il serait lu vers 1900 : il est donc compréhensible que ses contemporains soient, pour la plupart d'entre eux, passés sans le voir à côté d'un livre tel que *Le Rouge et le Noir*. Mais pour Marcel Proust le cas est bien différent. La célébrité, il l'a obtenue de son vivant, bien des articles et même des ouvrages ont déjà été écrits sur lui, son œuvre est donc dès maintenant mise pleinement à sa place. Certes, il est incontestable que M. Paul Souday aime Proust (1) : n'a-t-il pas été — il fait d'ailleurs assez sonner ce titre — l'un des tout premiers à signaler *Du côté de chez Swann* ? Et si d'autres critiques, rattrappant à leur manière « le temps perdu », ont par la suite dépassé le chroniqueur du *Temps* pour la compréhension de l'œuvre proustienne, le fait n'en demeure pas moins. Mais il est non moins incontestable que M. Souday méconnaît à peu près entièrement la richesse merveilleuse et l'originalité, le don royal qu'est une telle œuvre. Par moments, il donne l'impression qu'il va aller un peu plus loin, dépasser ses limites et, partant, consentir à admirer enfin ce qui est proprement admirable et ne souffre jamais les réserves (surtout celles qui lui sont adressées ici — et de quel ton insupportable !) — mais non, notre espoir ne dure guère : M. Paul Souday redevient M. Paul Souday.

(1) On est parfois tenté de se demander ce que ce serait s'il ne l'aimait pas.

Quant à M. André Gide, le cas est plus grave encore. M. Gide, au dire de notre critique, n'est qu'un artiste (on a d'ailleurs la bonté d'ajouter que c'est l'un des plus grands de ce temps). Mais ce n'est pas un « profond penseur » ; ce n'est même pas un penseur du tout. (Mais, au fait, qu'est-ce qu'un penseur ?) Personnellement nous ne sommes pas toujours très tendre pour l'auteur de *La Symphonie Pastorale* qui est aussi celui de *Corydon*, lequel livre nous paraît, en dehors de toute question morale, franchement mauvais. Mais, ce faisant, nous nous plaçons à des points de vue bien différents de ceux de M. Souday, car nous savons trop bien que M. André Gide domine toute son époque, ce dont nous aurions au besoin une preuve dans l'extraordinaire influence qu'il exerce sur les générations qui suivent la sienne. Nous n'aimons donc pas toujours M. André Gide, mais récemment un ami nous ayant dit qu'il voyait en lui notre Goethe (1), nous nous sommes empressé de souscrire à une telle opinion. (Avant de terminer, signalons qu'il s'est rencontré un critique pour trouver encore trop élogieuses les pages pourtant si réticentes de M. Paul Souday : ce critique est M. Henri de Régnier qui, de Gide, dit à peu près textuellement que c'est un « prosateur médiocre », un « plat écrivain ». Or M. Gide est peut-être tout ce que l'on veut sauf justement cela ! Mais M. Henri de Régnier n'a pas pardonné à celui qui jadis fut son ami certaine vente de livres dédicacés au nombre desquels étaient compris les siens et il n'est que trop clair qu'il s'est servi de la tribune du *Figaro* pour se venger — plus sottement encore, d'ailleurs, que bassement.)

Le meilleur volume est le troisième, qui se rapporte à l'auteur de *Charmes* et d'*Eupalinos*. Il y aurait encore bien des objections à élever, notamment à propos de la fameuse question pour laquelle M. Souday a bataillé avec M. l'abbé Bremond. Tous deux ont voulu accaparer M. Valéry et faire de lui le plus illustre représentant des théories qu'ils défendaient. Ni tout à fait l'un ni entièrement l'autre, je pense : M. Paul Valéry est ceci et également cela. M. Souday accorde trop de crédit à la seule raison et M. Bremond au seul mysticisme. Mais une heureuse fusion et un parfait équilibre, voilà sans doute ce que nous propose l'œuvre de notre grand poète. Au reste, toute cette querelle est assez vaine et menace de durer éternellement sans qu'elle soit jamais résolue. Mais il convient de louer M. Paul Souday pour l'enthousiasme qu'il manifeste en faveur de M. Valéry qu'il a un jour sacré, avec beaucoup de noblesse, « un prince de l'esprit ».

(De la part de ce critique, de tels accès de générosité sont si rares que nous nous sommes cru obligé de signaler celui-ci, auquel M. Souday a d'ailleurs apporté immédiatement après un correctif, en ajoutant : « les seigneurs de moindre importance attendront ». Décidément, nous ne nous trompions pas : M. Paul Souday sera toujours M. Paul Souday.)

GEORGES PETIT.

---

(1) Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire là-dessus.